

« Formes, formes et formes^[1] » : l'empire et l'emprise d'une relation

[...] il s'agit [...] de faire comprendre comment, à partir de ces rapports imprévisibles, vient à naître la Forme, souvent tout à fait inattendue, absurde^[2].

*[...] la chose a l'air incontestable, ce qui lui donne un charme encore plus grand.
[...] Je puis la formuler d'une manière telle qu'elle perdra son charme pour un grand nombre de gens et que certainement elle perdra son charme pour moi^[3].*

À les entendre, ou à en entendre plusieurs, les Québécois sont des (sont *les*) spécialistes de la France et des Français. Comme souvent les spécialistes, ils diagnostiquent avec assurance, aplomb, une conviction parfois inébranlable, ainsi qu'avec, malheureusement, une pointe de cruauté, et une absence totale de générosité, dans l'interprétation, et enfin un emportement suspect qui laisseraient entendre qu'ils sont devenus spécialistes d'une créature ou d'une entité qui les concerne, qui les travaille en profondeur, voire les tourmente. Cette conviction de la spécialité n'a d'égale que la conviction des Québécois d'être également d'irremplaçables spécialistes du Québec lui-même (une conviction raisonnable et recevable), expertise qu'ils protègent jalousement et, parfois, immunisent scrupuleusement.

S'agissant de notre compréhension québécoise des Français, on pourrait en dire avec Wittgenstein qu'elle mobilise « une image qui a une attraction singulière en ce qui nous concerne » ou, pour coller à l'idiome wittgensteinien, une « famille » d'images, une constellation. Quand il s'agit pour les Québécois de dire qui et que sont les Français, et d'expliquer ce qu'ils font (au moins ce qu'on pense qu'ils font), il est loisible, et parfois préférable, de puiser dans un stock riche et facilement exploitable d'images et d'idées prêtes à utiliser, d'un emploi et d'une manipulation commodes et sans risque. De toute évidence, « [o]n adopte nombre de ces explications parce qu'elles ont un charme singulier ». Dans ce texte, j'aimerais réussir à dire quelque chose au sujet de ce « charme singulier ». On exagère à peine quand on ajoute, en pensant aux affirmations péremptoires si communément entendues au Québec au sujet de la France, que « [c]ertains types d'explications exercent une attraction irrésistible. À un moment donné, l'attraction d'un certain type d'explication est plus grande que tout ce que vous pouvez concevoir^[4] ».

Le fait que les Québécois soient éventuellement des spécialistes de la France n'étonnerait personne s'il était vrai que nous sommes, selon la pénible expression consacrée, des « cousins », si intimement et indissociablement liés, dans une communauté familiale de langue, de culture et de valeurs. Nous serions ainsi spécialistes « par accointance », par contact et fréquentation directs, par participation active, par relation intime.

Mais cela devient déjà plus surprenant s'il est au moins aussi vrai que la France reste pour plusieurs Québécois de 2009 une fumiste et une renégate géopolitiques qui a lâchement abandonné sa progéniture à la perfidie légendaire d'une puissance concurrente et s'en serait ainsi coupée.

Quoi qu'il en soit, plusieurs Québécois s'estiment capables de (« ils ont du caractère ! »), et autorisés à (« ils savent de quoi ils parlent ! »), « dire leurs quatre vérités » aux Français. Et à cet exercice de clarification, à l'attention des Français, de ce que sont véritablement les Français, on peut remarquer qu'une fréquentation assidue et soutenue de ceux dont on est spécialiste n'est absolument pas nécessaire, et s'avérerait même contre-productive. En effet, sont disponibles chez nous une galerie de portraits, une mosaïque de clichés^[5], si définies, si riches et abondantes, qu'on peut sans difficulté, en y déambulant et en s'en instruisant, composer un roman d'envergure respectable, en intension et en extension.

Ce roman est connu de Richard Dubois. Une partie de ce qu'il fait dans son plus récent livre est une critique en règle de quelques-uns parmi ses chapitres. *Un Québec si lointain*, qui constitue pour nous l'occasion et le prétexte d'une discussion qui ne se cantonne pas strictement à son contenu, est un livre d'une hybridité et d'une liberté formelles assez inouïes.

L'essence de ce type d'essai réside dans la mobilisation et l'exploitation fine, pertinente et astucieuse d'anecdotes. La plupart des anecdotes circulant sur ce sujet ne me semblent pas spécialement instructives, les leçons et « théories » qu'on tente d'en extraire ou en induire me semblent trop souvent consternantes ou misérables. Ces anecdotes et ces théories sur les « autres » me semblent autrement plus révélatrices des obsessions et anxiétés spécifiques de ceux qui les expriment et y attachent tant d'importance, ainsi qu'un si puissant coefficient de certitude. Le problème est que ce coefficient est bien réel, et que, quoi qu'il en soit d'un éventuel désir de contrecarrer le pouvoir d'attraction qu'exercent ces anecdotes et théories, le sentiment de certitude et d'évidence qui leur est attaché est tout aussi objectif et il faut en rendre raison. Après tout, cette évidence ne révèle nulle pathologie.

Pourtant, les satisfactions intuitives requièrent et commandent le scepticisme et la méfiance les plus robustes tant il est vrai qu'au sujet de la définition du Français (pour parler comme Dubois qui dit « le » Français) et de la compréhension des rapports entre Français et Québécois il semble que nous soyons captifs de formes, de schèmes et d'images dont l'influence et le charme irrésistibles ne sont pas toujours féconds. Je soutiendrais qu'à plusieurs égards, ces schèmes et le charme – voire l'empire – qu'ils exercent seraient même plutôt l'élément objectif d'un problème (de l'ordre de la fixation régressive) à l'origine de la difficulté de parvenir à une juste interprétation de ces réalités et surtout (puisque à ce stade on pourrait dire que le problème n'est que théorique, *simplement* théorique) de la difficulté que rencontrent parfois les Français et les Québécois à mettre en œuvre des interactions réussies et fructueuses. Pour parvenir à un diagnostic utile, il importe d'éviter la distillation de platitudes et de trivialisations auto-apologétiques et auto-congratulatrices.

Eu égard aux orientations substantielles, à l'éventail thématique, à la forme, aux styles, aux genres, aux niveaux de langue, *Un Québec si lointain* représente quelque chose de tout à fait déroutant, qui m'oblige d'emblée à admettre que, si une interprétation profonde et juste en est une qui, entre autres, réussit à mettre à jour un lien, le principe d'une homogénéité ou d'une affinité quelconques, entre le fond et la forme d'un livre, je pense n'être parvenu qu'à une interprétation superficielle et sans doute inadéquate de cet ovni livresque.

Cela m'incite à préciser encore une fois de manière trop rapide que l'auteur, qui entend présenter à ses lecteurs l'« histoire d'un désamour », me semble beaucoup plus fâché avec la forme classique de l'essai qu'avec son Québec natal, ce que j'aurais aimé savoir interpréter d'une manière précise et éclairante, c'est-à-dire d'une manière qui jette quelque lumière sur la position qu'adopte l'auteur dans

la quantité foisonnante de débats dans lesquels il intervient de manière souvent polémique.

Si quelque chose de cet ouvrage m'a donc échappé, cela n'empêche pas que j'aie eu l'impression d'avoir reconnu certains des éléments, des blocs, avec lesquels l'auteur construit son édifice, lequel m'apparaît beaucoup plus baroque que les étranges créatures architecturales viennoises de Hundertwasser dont il rappelle l'allure bigarrée. Cela signifie que je les ai suffisamment reconnus, dans certains cas, pour être en mesure d'y apporter mon assentiment, et dans d'autres cas, pour avoir été stupéfait, contrarié ou pétrifié par certaines affirmations.

Je sacrifie beaucoup de sa substance quand je soutiens que ce livre porte sur le Québec et la France, envisagés du point de vue de l'expérience culturelle, « persane » au sens de Montesquieu, faite de chacun, du regard que l'on jette sur l'un depuis une expérience de l'autre [6]. L'un de mes reproches à ce livre est précisément que son auteur ne se soit pas cantonné strictement à ce registre thématique précis (et pourtant si vaste), qu'il n'ait pas adopté pour principe de ne s'émanciper de ce registre que quand cela permettait de l'éclairer, et qu'il n'ait pas explicitement et clairement relié toutes ses remarques à ces *foci* primordiaux. Cela est une objection peut-être un peu trop externe (quoiqu'on pourrait aisément la formuler sous forme de critique interne) pour être jugée intellectuellement tout à fait honnête ou recevable, mais c'est pourtant aux bornes implicitement désignées par cette critique que j'ordonnerai autant que possible mon propre commentaire.

Comme je risque malgré tout de digresser un peu (une réaction mimétique à ma fréquentation d'*Un Québec si lointain* ! « Au mieux [comme l'annonçait Steiner dans le brillant texte qui a scandalisé Dubois, tout en le marquant, l'inspirant, bref, tout en le formant profondément à mon avis] on généralisera et on lâchera des noms dans un registre impressionniste de conjectures et de préjugés [7] »), je devrais d'emblée annoncer le programme des opérations, celles que je mets en branle suite à la mise en mouvement de mon intellect d'expatrié québécois à Paris par les propos de Dubois, le néo-niçois. En disposant d'une idée des segments qui le composent, peut-être la traversée de ce tunnel par les lecteurs s'avèrera-t-elle moins angoissante et lugubre.

1. La réduction
2. Le relationnisme
3. La forme
4. (Post-)nation et amour

LA RÉDUCTION

J'ai déjà mentionné la luxuriante profusion d'orientations thématiques et stylistiques qui caractérise le livre de Dubois. Cette luxuriance n'est pas problématique en soi. Elle ne constitue pas une faute ou un écart en elle-même. Mais il y a un angle sous lequel elle peut néanmoins être discutée, voire déplorée.

Si on veut bien accepter la caractérisation déjà proposée plus haut (le Québec vu de la France, la France approchée par un Québécois, ainsi qu'une structure problématique et discursive similaire appliquée au cas Europe-Amérique, pour rendre raison d'un sentiment de dissolution ou d'affadissement d'un lien amoureux originel), on sera rapidement effaré par la prolifération de remarques ne semblant pas s'inscrire précisément dans ce cadre bien défini. Je précise que la prémisse significative de cette remarque traduit beaucoup moins quelque obsession rigoriste fétichisée de ma

part que la conviction que l'auteur s'attaquait là, au sens à peu près strict où je l'ai circonscrit, à un sujet riche, auquel il aurait été fécond qu'il consacre sa culture et son expérience vécue, au lieu de m'égarer (mais peut-être suis-je après tout le seul qui ait eu la candeur et l'inexpérience de s'égarer) dans un dédale de prises de position dans des débats qui souvent m'ont semblé parfaitement indépendants de cette question France-Québec ou Europe-Amérique, ou dans un labyrinthe d'arguments avortés dont les conclusions, parfois fortes, jaillissent par magie.

Il n'est pas impossible que je n'aie pas suffisamment apprécié à quel point certains de ces développements (par exemple sur la question du nationalisme québécois, « la vaste question littéraire », « notre attitude collective face à la pensée », « la suave question du politiquement correct québécois ») entretenaient, chez l'auteur, une liaison interne et essentielle avec le fait de n'habiter plus le Québec et de s'abreuver, depuis la Côte d'Azur, à des sources littéraires viennoises. Il y a peut-être ici un lien biographique et accidentel ou empirique, et néanmoins direct et significatif, mais alors je dois déplorer d'être passé à côté, et aucun lien d'ordre plus théorique ou conceptuel ne me semble avoir pallié l'absence du lien personnel, par exemple, pour soutenir (avec force contradictions malheureusement) une position dite « post-nationaliste » (une position tout à fait respectable et légitime en elle-même, il va sans dire) et le faire en observant le Québec depuis la Méditerranée. En fait, beaucoup de ce qui dans ce livre serait à ranger dans la rubrique très générale de la critique culturelle m'a semblé indépendant dans sa substance du fait que celui qui produit cette critique se trouve à être un expatrié (ou un exilé de l'ennui), un Québécois en France.

Ainsi, il me semble (et je crains que cela ne sonne comme une apostrophe incroyablement bornée, déprimante, et tout simplement inacceptable à l'auteur) que ce genre de démarche devrait s'astreindre à un effort de réduction, d'isolement clinique de certaines propriétés, peut-être pourrions-nous parler d'une réduction phénoménologique de l'expatriation ou quelque chose de semblable, permettant de cerner ce qui, au moins pour l'auteur (car rien n'autorise *prima facie* à croire que le résultat de la « réduction » serait toujours, et pour tous, le même), relève de cette situation de l'éloignement, du regard et de l'interrogation distants (dans le temps et l'espace), de ce qui résulte du fait essentiel, quand on parle par exemple du Québec, qu'on n'en est pas ou plus tout à fait, qu'on se soit intégré à un autre univers et re-formé à son contact dépayant, etc.

J'insiste puisque je soutiens que le cœur, la substance la plus décisive, de ce que l'auteur pouvait et devait proposer, tient à cette situation de québécity aliénée^[8], en situation d'« étrangement » radical par rapport à elle-même, d'autant plus que l'auteur y trouve, en tout cas y trouve finalement ou pour l'instant, un certain confort moral et une certaine volupté intellectuelle.

Une fois identifiés et dégagés ce noyau, cette essence de l'expérience de l'expatrié ou de l'étrangement, s'ouvrirait un champ précis, spécifique, définissant ce qui peut être appris (si ce n'est, « ce que l'on a envie de dire », déjà un bon début) sur ce dont on s'est progressivement et partiellement aliéné (le Québec) depuis la position extérieure, ici française ou européenne, nouvellement conquise.

Le fait que l'auteur m'ait donné l'impression de ne pas s'en tenir à ce type d'angle et de *focus* me semble avoir embrouillé, perturbé et partiellement gâché un aperçu qui aurait pu s'avérer autrement, en l'occurrence extrêmement, éclairant et enrichissant. Il se trouve que plusieurs remarques relèvent clairement d'un tel aperçu. Mais il s'en trouve de beaucoup trop nombreuses qui, de mon point de vue, lui sont étrangères pour que j'aie pu avoir la conviction de m'y retrouver tout à fait, dans le type de travail entrepris ici.

Si l'auteur a parfaitement le droit de récuser des exigences et restrictions qui lui semblent éventuellement hors de propos ou peu susceptibles de donner lieu à une démarche féconde, il doit en revanche produire un minimum de justification en faveur du capharnaüm indescriptible dans lequel il installe parfois son lecteur, et il va de soi que mes « restrictions » et ma proposition de réduction du

champ d'investigation ne sont pas nécessairement le palliatif le plus pertinent à ce soi-disant capharnaüm.

LE RELATIONNISME

Ce genre d'isolement clinique et analytique de ce qui est spécifique à cette position et à ce qui s'y exprime, s'y révèle et s'y épanouit, notamment un certain écart, une nouvelle distance avec le Québec, aurait sans doute permis à l'auteur d'aborder une dimension qui reste relativement discrète dans son exposé. Il est en effet question, dans ce livre, de ce que l'on voit et pense du Québec depuis la France, de ce qu'un regard malgré tout québécois révèle de la France, de certains traits de caractère jugés emblématiques des Québécois et des Français, mais ce qui ne se voit jamais thématiser explicitement et qui serait si digne de l'être est la relation elle-même (au sens de l'événement spécifique de cette relation), qui est pourtant cruciale et déterminante.

Je dois préciser qu'en abordant ici, de manière formellement si triviale, une dimension qui me semble névralgique de notre compréhension québécoise des Français, des Québécois (bref, notre propre compréhension et notre propre saisie de nous-mêmes, aussi problématiques fussent-elles en leur principe même) j'ai l'impression d'aborder un angle mort de la réflexion sur ces questions. Il me semble que, ce que sont « le » Français ou « la » Québécoise, se joue précisément ici, autant aux plans ontologique que logique ou épistémologique, c'est-à-dire autant au plan de ce qu'ils sont (en et pour) eux-mêmes, ce qui les qualifie et les spécifie, indépendamment de la relation (si une telle intuition a la moindre cohérence) qu'au plan de ce que l'on peut dire et connaître d'eux.

Très schématiquement, il me semble qu'un modèle traditionnel, au moins habituel et pernicieux, considère que les qualités et propriétés des uns et des autres sont là, toujours déjà, avant la rencontre, le face-à-face, l'interaction. Et j'aimerais soutenir, au moins suggérer, qu'il n'en est rien et que, s'il est intuitivement dérangeant de soutenir qu'il n'y a ni Française ni Québécois avant leur rencontre, en revanche, une bonne partie de ce que les uns prétendent, connaissent, ou croient savoir au sujet des autres (attribuent aux autres), relève précisément du résultat de l'interaction et n'existe, en tant que tel, pas du tout indépendamment de cette interaction (ou, pourrait-on dire pour éviter les inutiles hyperboles, « n'existe qu'à l'état quasi muet d'une latence »).

Le Français dont on parle au Québec et auquel on attribue si spontanément les propriétés $\{x, y, z, \dots\}$ les possède, en vertu de ce que je tente de faire valoir ici, significativement *dans le contexte précis de l'interaction avec* les Québécois. Ces propriétés $\{x, y, z\}$ ne sont pas indépendantes de la relation avec un Québécois. Ce dernier est lui-même comme un ingrédient de ces propriétés. Peut-être peut-on penser sa causalité sous la forme et selon le modèle du catalyseur. Je ne soutiens pas que la Française ou le Québécois n'ont pas une teneur propre, un statut « plein et solide », indépendamment de leur relation réciproque, mais simplement que tout l'intérêt de cette profonde, parfois difficile, relation entre Français et Québécois est qu'elle révèle et fait émerger des propriétés spécifiques, de part et d'autre^[9].

L'auteur prononce constamment des phrases comme « les Québécois sont (ou ne sont pas) ceci », « les Français font typiquement (ou sont typiquement incapables de faire) cela », etc. Si on met de côté la généralité problématique de ces jugements, certaines de ces affirmations me semblent fondées et tout à fait justes. D'autres me semblent reconduire et réchauffer de stupéfiants clichés. Mais là n'est pas la question. Le problème est que, réfléchissant et s'exprimant ainsi, l'auteur me semble obscurcir, occulter, au moins négliger, une dimension significative et déterminante : c'est que le contact d'une Québécoise est l'occasion pour un Français de manifester une dimension spécifique parmi toutes les potentialités de son caractère (aujourd'hui, on dirait plutôt « son identité », et entre « caractère » et

« identité », on disait « génie ») de même que cette relation constitue pour la Québécoise le déclencheur de virtualités précises qui ne trouvent pas nécessairement tant d'autres occasions de se matérialiser[10].

Ces potentialités sont, d'une manière frappante, prédéfinies, dans un canevas assez dense, un scénario relativement précis, à travers une distribution de rôles exhaustive, tristement déterminante, et, pour chacun, d'une fécondité vraiment très relative.

Cela signifie qu'au sens le plus strict les Français que certains Québécois adorent détester sont une invention québécoise, le produit partiel du plus pur génie inventif québécois. Ainsi démasqués comme causalement nécessaires dans le processus d'émergence des propriétés « françaises » qui les scandalisent et les tourmentent tant, les Québécois peuvent ainsi être jugés partiellement responsables de ces qualités, de sorte qu'on pourrait dire que les Québécois n'ont que les Français qu'ils méritent. Il s'agit d'un énoncé évidemment extrémiste, flirtant en outre avec l'erreur catégorielle, qui me semble pourtant, dans plusieurs cas précis, littéralement vrai.

Le type de chantier ouvert par Dubois doit être l'occasion d'un forage en direction des fondations des évidences souvent trompeuses des identités respectives. Ces évidences mériteraient d'être interrogées, remises en question et, dans certains cas, congédiées. De même, on doit discerner dans ce chantier la conjoncture propice au projet de briser « l'attraction irrésistible » exercée par des explications, descriptions et interprétations, de comportements et attitudes soit disant « typiquement » français, mais qui en disent en réalité souvent plus long sur les Québécois que sur l'*explanandum* officiel.

LA FORME

L'intimité de la fréquentation et la participation constituent des modes de connaissance, ou au moins des préalables inestimables, voire des conditions de possibilité au sens le plus strict, d'une certaine connaissance, par exemple, de la mentalité et du caractère québécois. Toute la validité et l'intérêt de la démarche de Dubois découlent de la conviction inverse que la distance, l'écart, suscitant la perte de cette intimité, aménagent un point de vue important sur une culture et procurent l'occasion d'une connaissance concurrente de cette culture, en raison de possibilités inédites d'objectivation et grâce à l'éclairage comparatiste ainsi assurés.

Il est indéniable que l'auteur a compris ce potentiel, et l'occasion qui est ainsi offerte de rectifier certaines perceptions, présomptions et évidences québécoises, au sujet du Québec lui-même, et au sujet de la France et des Français. Inlassablement (mais à mon avis, imparfaitement), il « ethnographise » à contre-courant, il insiste sur des faits qui pourront surprendre certains de ses lecteurs, il rectifie des distorsions, et remanie plus en profondeur le contexte et les relations de ces distorsions à l'ensemble de la culture, etc. Si je commentais le catalogue des remarques qu'il produit à ce chapitre, il y en aurait plusieurs avec lesquelles j'inclinerais à me quereller, et d'autres que j'accréditerais avec enthousiasme, mais sur le fond, c'est-à-dire dans le courage ou la détermination qu'il investit à tenter de désigner et dénoncer certaines illusions confortables, il me semble qu'il accomplit une œuvre salutaire au sujet de laquelle je dois néanmoins remarquer que sa concentration en vitriol est vraiment très raisonnable et qu'elle n'est décidément pas accomplie à coup de marteau. Je m'attendais à un travail de sape plus véhément, plus provocateur, et surtout plus radical, au sens propre et étymologique.

L'auteur aurait pu gagner en définition, en radicalité et en pugnacité, ce qui aurait, selon une certaine compréhension de ce type de démarche, augmenté d'autant les effets bénéfiques sur la salubrité culturelle de son pays. Pour être tout à fait clair, ce type de recherche ne constitue pas un

accroissement dans le sens de la méchanceté ou de la cruauté des verdicts. Dubois, à mon avis, n'explore pas des « formes » (au sens que donna à ce terme Witold Gombrowicz) mais cela ne l'empêche pas d'affirmer que les Québécois sont « petits », « provinciaux », ennuyeux, immobiles, dépourvus de tout génie, descendants de colons de « basse extraction sociale », qu'ils ont « l'échine courbée », « l'agressivité à fleur de peau ». Cela ne l'empêche pas de désigner comme « épais » des individus ou des catégories d'individus (qui ne me semblaient pas appartenir si clairement à cette nomenclature), et de parler d'un Québec « engoncé dans le pareil-au-même, le groin dans son auge », etc.

En outre, si me laissent souvent perplexe la désignation et la dénonciation, par l'auteur, de phénomènes réels précis, je peux voir en revanche que celui-ci en découd avec des formes, des stéréotypes qui ont leur importance, mais qui ne peuvent être approchés, ni cernés, ni, éventuellement, ridiculisés et efficacement contrecarrés que s'ils sont envisagés et confrontés pour ce qu'ils sont, des formes.

Je me suis souvent demandé si l'auteur se rendait compte à quel point il ferrailait, non avec des phénomènes concrets, des comportements réels, mais avec des clichés, des stéréotypes. Négligeant trop souvent cette distinction importante, l'auteur a contrecarré des clichés avec d'autres clichés dont rien ne permet de croire qu'ils sont préférables. Insatisfait de cette simple substitution, l'auteur est même allé jusqu'à inventer de nouvelles légendes qui, grâce à son propre talent, feront peut-être à leur tour une jolie carrière de cliché.

Je ne dis pas « Dubois y est allé trop mollement. Il fallait frapper plus fort ! ». Je dis qu'il aurait pu s'avérer fécond qu'il produise un travail d'une autre qualité (je veux dire, d'un autre type, à une autre échelle), peut-être plus focalisé – au moyen de caricatures plus ciblées – et aussi féroce que nécessaire (la férocité, pour réussir, doit être juste, elle doit toucher dans le mille, elle ne saurait être assimilée à de la méchanceté gratuite, à toute forme de badinerie intellectuelle perfide ou quelque persiflage capricieux).

Une telle exploration de nos archétypes et clichés en acte, en chair et en os, je regrette de ne pas la trouver dans *Un Québec si lointain*. Et le lecteur aura compris que je le déplore dans la mesure où il me semble que certaines prémisses d'une telle exploration et d'un tel déboulonnage étaient rassemblées. Ainsi, quand il mentionne « des certitudes “de fond”, comme notre sentiment global de supériorité à l'égard des Français[11] » (mention qui m'a profondément impressionné et qui me laisserait entendre que le problème québécois est beaucoup plus grave que tout ce qu'un relatif pessimisme me permettait d'imaginer jusqu'ici !), il désigne une configuration spirituelle vaste, complexe et profonde, qu'il ne peut pas traiter à la légère. Il doit la pister, la retracer, la cerner, et la harceler de questions (la démystification est à ce prix) jusqu'à la légitimer (si, au terme de l'examen, elle s'avérait, *per impossibile*, saine) ou encore la déraciner (si, de manière plus prévisible, elle s'avérait sclérosée). Mais à cet égard on reste sur notre faim. Son refus d'envisager explicitement le phénomène à sa juste échelle, qui n'a rien à voir avec de la mansuétude pour ses compatriotes, assombrit l'horizon général de l'analyse.

Encore, quand il décide d'explorer des questions d'actualité et d'importance, comme celle des accommodements raisonnables, il doit saisir l'occasion de produire autre chose qu'une position de type éditorial sur ces questions, ne pas se contenter de vérifier que « l'ex-colonisé apprécie toujours la position couchée » (p. 19). Il s'agit d'un jugement lapidaire qui, *prima facie*, se défend tout à fait. Il va de soi qu'il heurtera certains lecteurs, qui souhaiteront y apporter quantité de nuances sophistiquées et rectifications importantes, à grand renfort d'ergotages savamment lestés des meilleures théories et plus étincelantes capacités dialectiques, et on peut même s'attendre aux habituels procès d'intention et au terrorisme moral qui est devenu la règle sur ces questions et tient souvent lieux d'argumentaire de base. Mais s'il y avait une manière dont Dubois, en tant que Dubois, pouvait spécifiquement alimenter ce

débat, nonobstant sa compréhension précise, partisane et légitime du problème et de la situation, c'était, par exemple, en décrivant la manière québécoise de « se coucher ». « Se coucher » au sens précis où il l'entend est un geste notable. C'est une attitude complexe, lourde de sens, etc. Qu'il s'agisse des Québécois qui « se couchent », ou de ceux qui les dénoncent, tous sont immergés dans une pratique qu'ils voient mal, dont ils ne cernent pas les contours (puisqu'ils sont immergés dans cette pratique), et Dubois, qui est devenu en quelque sorte un Persan, aurait pu mettre en œuvre une capacité de révélation, de dévoilement, au lieu de quoi il est intervenu dans ces débats d'une manière qui pourra apparaître au mieux banale, au pire, candide, à ceux qui ont suivi cette affaire dans les journaux. Dubois était donc prêt à agresser la québécoité. Cela était facultatif bien que convenable. Mais il l'a plus agressée qu'interrogée ou éclairée.

Il rappelle que « [l]es clichés sont là pour faire plaisir, pour rassurer. Ce sont les piliers du temple [...] » (p. 161). Pourquoi ne s'est-il pas concentré sur ces piliers, pour mener une excavation précise et systématique (après tout, la frise et le tympan de notre temple québécois ne reposent pas sur tant de colonnes, de sorte que la tâche n'est pas herculéenne !?). Et comment a-t-il réussi à négliger un « pilier » aussi massif que la qualité ou la teneur si spécifique des rapports hommes-femmes au Québec ? Peut-être s'est-il considéré, fort raisonnablement, impuissant face aux mécanismes qu'il décrit au bas de sa page 35, et, de la sorte, un peu timide ? L'univers de Dubois, sa prose, sont encore hantés. Son exorcisme est incomplet et imparfait. Je me réjouissais d'apprendre que Dubois entreprenait de « chasser les stéréotypes, mettre un terme aux catégories convenues » (p. 187) mais Dubois n'a pas toujours su apprécier et estimer la géologie du stéréotype et de ce type de convenance, en conséquence de quoi la force tellurique de son intervention sera sans doute de faible intensité.

Dubois est resté à la surface, au niveau de certaines certitudes discutables ou ridicules des Québécois sur eux-mêmes ou sur les Français, de comportements devenus pour lui étranges. Il a en effet rétabli certains faits, ce qui est un gain et un accomplissement indéniables, mais il n'a pas accompli ce que la distance et le recul lui permettaient et lui commandaient pourtant d'accomplir : l'identification des archétypes, des formes convenues et obligatoires, des uniformes habituels, etc. et le carcan (confortable ou étouffant) qu'ils représentent. Pour ce faire, le réel écart, la véritable distance, qui se sont installés entre Dubois et le Québec, et que Dubois a su conquérir ou au moins assumer, sont un atout inestimable. Le potentiel de libération inhérent à la simple identification, la simple désignation précise, de ce que Gombrowicz appelait les « formes » est significatif. Ce potentiel est aussi théorique que pratique. Au minimum, cette identification constitue un approfondissement eu égard à la conscience de soi. Elle peut présider à un renouvellement et un raffinement du regard jeté sur soi par les Québécois, et préluder ainsi, en procurant une nouvelle liberté, à divers efforts de redéfinition et de réorientation. Elle peut enfin constituer un prélude à l'ébranlement d'une culture figée dans ses sédimentations successives, malgré d'indéniables évolutions, modifications, et sauts qualitatifs que Dubois serait sans aucun doute, comme moi, tenté de qualifier de « progrès ».

(POST-)NATION ET AMOUR

Un fait remarquable, sans doute l'élément crucial du livre de Dubois, est que ce travail de rectification et de critique, ainsi que, peut-être plus profondément, les émotions et les visions sous-jacentes qui l'alimentent, le structurent et le motivent, sont, chez l'auteur, la source de ce qu'il appelle le « désamour ». Ne coïncidant plus, n'adhérant plus parfaitement au Québec, ayant coupé le cordon ombilical et épuisé l'osmose, l'auteur n'est plus certain de ses sentiments pour son pays, si ce n'est de ses « sentiments critiques ». Il se demande s'il l'« aime encore ».

Cela est remarquable parce que rien n'est évident dans cette association entre un lien naturel, spontané, et jamais interrogé ou remis en question, avec son propre pays (ou sa propre nation) et un amour de ce pays, un attachement à cette nation. En fait, il vaudrait mieux qu'il soit possible d'être douloureusement conscient de l'absurdité, de la médiocrité et de l'échec que représente une partie de la réalité québécoise *et* d'aimer le Québec, parce qu'on abandonnerait autrement « l'amour du Québec » à l'une de nos bucoliques et inoffensives sectes jovialistes.

Le problème est que, pour aimer son pays au sens où Dubois l'a aimé mais ne l'aime plus, il faut être relativement ignorant, relativement inconscient des réalités de l'univers et ses richesses. Sauf exception inouïe, on aime ainsi son pays tant qu'on n'en a pas vu et réellement *essayé* un autre. Personnellement, si mon affection pour ma ou mes nation(s) ne fait aucun doute (même si elle pourrait sembler fort douteuse à certains...), quelque commentaire que j'aie à formuler au sujet de ces nations, la grammaire du sentiment m'est à cet effet totalement inutile. Et dans ce sens-là (ou dans les parages de ce sens-là puisque je resterai malheureusement dans le vague), il me semble que l'amour du pays est quelque chose d'ineffable et qui devrait se confiner à ce régime, peut-être pas de l'indicible (à cause des confusions inhérentes à ce concept, comme à celui de l'ineffable), mais du non-dit (dicible mais tu). Quoi que l'on dise d'important, d'utile et d'intéressant sur un pays, même, à la première personne du singulier, sur son propre pays, cela devrait pouvoir être dit sans mobiliser le jeu de langage de l'amour et du désamour (pourquoi ce sentiment serait-il d'ailleurs exclusif ?)[12].

Enfin, l'inférence, de l'amour du pays vers le nationalisme, ou du désamour vers le post-nationalisme, me semble devoir être combattue et neutralisée. Ses prémisses sont empiriquement simplistes et normativement confuses. Finalement, ici aussi on pourrait craindre qu'une image exerce une fascination et un néfaste pouvoir d'attraction, cette inférence circulant largement dans les souterrains de l'implicite.

CONCLUSION

Dubois évoque « le mépris du Québécois par le Français » (p. 37). En réalité, il me semble qu'il vaudrait mieux parler de l'indifférence plus ou moins impolie, plus ou moins insolente, plus ou moins ostentatoire d'une très grande nation confirmée pour une nation très marginale et incertaine. Même si le rapport du Québécois au Français échappe à toute réciprocité, ce dernier se montrant plutôt négligeant tandis que le premier affiche une propension plus prononcée à l'hystérie, il reste vrai dans les deux cas qu'une forte implication et une trop grande participation à l'objet ou à la réalité examinée doivent inspirer méfiance, prudence et scepticisme quand à la qualité des jugements qui peuvent en émaner et qui peuvent ici être produits (et cela vaut typiquement pour moi) de sorte que, si je me trouvais en quête d'un jugement serein et aussi objectif que possible sur ce qu'incarnent « les » Québécois ou « les » Français, je m'abstiendrais au maximum d'aller le demander à l'un et à l'autre. Chacun est, à sa manière, trop « mal placé ».

On aura remarqué que, affairé à broder un labyrinthe digne de concurrencer les circonvolutions cacographiques de Dubois, je n'ai pas eu le courage de tester sérieusement, pas plus que je n'ai pris la peine de discuter convenablement, l'hypothèse la plus évidente et la plus naturelle : l'hypothèse suivant laquelle toutes les idées me semblant si farfelues et incohérentes, trop généreuses, rassurantes et confortables pour ceux qui les formulent et y adhèrent si volontiers, de certains Québécois au sujet de la France, seraient tout simplement adéquates, raisonnables et justes. Maintenant, si ces élucubrations, qui trahissent elles-mêmes une dense épaisseur de fixations, ne méritent pas le « oui, mais » de F. R. Leavis, mais inspirent ou provoquent le « non, mais » de Steiner, je devrai me reconnaître moi-

même redevable à l'effort déployé par Richard Dubois.

Sébastien Socqué*

NOTES

[1] R. Dubois, *Un Québec si lointain*, p. 202. Les prochaines références à cet ouvrage sont indiquées entre parenthèses dans le corps du texte.

* Sébastien Socqué, Paris. A récemment publié : « Historiographie de l'ambiguïté et ambiguïté de la refondation : la querelle de l'ambiguïté dans le Québec contemporain », dans Anne Trépanier (dir.), *La rénovation de l'héritage démocratique. Entre fondation et refondation*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 2009.

[2] Witold Gombrowicz, *Journal. Tome I 1953-1958*, Paris, Gallimard Folio, 1995, p. 485. La saison de l'exergue a été ouverte par *Un Québec si lointain* et, pour les lecteurs d'*Argument*, je veux bien, pour une fois, être « de saison ».

[3] Ludwig Wittgenstein, *Leçons et conversations*, Paris, Folio essais, 1992, p. 64-65.

[4] *Ibid.*, p. 60, 59 et 57. On exagère à peine, c'est-à-dire qu'on exagère un peu.

[5] Ce registre des clichés se situe au croisement de l'inoubliable et cruellement actuel *Dictionnaire des idées reçues* de Flaubert et du genre d'idées fixes, plus ou moins péjoratives, compilées et analysées dans T. Walas (dir.), *Stereotypes and Nations, Kraków, International Cultural Center, 1995*.

[6] « On porte sur soi, précise l'auteur, le même regard qu'on portait sur les Français [...] » et, devrait-il ajouter, on porte sur soi le regard que semblaient y porter les Français, etc. Dans la mesure où l'auteur s'installe dans le régime complexe et réverbérant des multiples renvois prismatiques et kaléidoscopiques des filtres et réalités québécoises et françaises, je choisis d'inscrire son *Histoire* dans la tradition, remontant loin, passant par l'incontournable *La France et nous* de Robert Charbonneau, les précises et douloureuses remarques d'André Laurendeau, les très précieuses réflexions de Jean Larose, des explorations de la relation Québec-France. Il va sans dire que certains des jugements que je porte sur le livre sont directement tributaires de cette option interprétative fondamentale.

[7] Cf. George Steiner, « Les archives de l'Éden », in *Passions impunies*, Paris, Gallimard, 1997, p. 268, un texte profond et brillant qui aurait très bien pu inspirer à Richard Rorty sa (l'une de ses seules) dichotomie privé/public. Steiner complète cette judicieuse modération des horizons d'attentes avec la rhétorique interrogation : « Mais quelle autre méthode y a-t-il ? Procède-t-on jamais autrement dans un inventaire ou une critique des valeurs ? Le scrupule nécessaire est celui de l'auto-ironie, de l'espoir que son questionnement "indéfendable" ne provoquera pas tant cette fameuse réponse de F. R. Leavis, "Oui, mais", que cette instigation plus féconde encore à la compréhension, "Non, mais". »

[8] Il n'est évidemment pas question ici de l'aliénation des « nègres blancs d'Amérique » mais de celle, douloureuse et jubilatoire, à laquelle a très délibérément consenti l'auteur et dans laquelle il se complaît parfaitement.

[9] Ces effets « relationnels » m'ont toujours semblé plus marquants au Québec qu'en France. Mais je crains que toute explication de ce phénomène ne se révèle du type long et fastidieux.

[10] Qui peut énerver un Québécois autant qu'un Français ? Même les obsessions mononationales de Eugene Forsey et les agressions verbales racistes de Don Cherry contrarient moins certains Québécois qu'un garçon de café parisien !

[11] R. Dubois, *Un Québec si lointain*, p. 11. Les prochaines références à cet ouvrage sont indiquées entre parenthèses dans le corps du texte.

[12] J'avoue, *hic et nunc*, ne pas trop savoir comment développer, encore moins démontrer, la validité d'une telle restriction, de sorte qu'elle reste parfaitement facultative et n'exprime peut-être qu'une excentrique autocensure ou une option personnelle quasi esthétique.